

TAG, GRAFFITI, STREET ART

L'HISTOIRE MILLÉNAIRE D'UN ART ÉPHÉMÈRE

Par Rosine Lagier

D'abord tags, puis graffitis, souvent éphémères, l'art urbain est devenu un véritable (street) art, pérenne. De nombreux artistes, expositions et musées existent à travers le monde.

Considéré par certains comme un art en mouvement, par d'autres comme un art élitiste, qualifié par les uns d'art dissident, par les autres de vandalisme, l'art urbain éphémère et illégal est né dans les rues des États-Unis dans les années 1960 pour se répandre très vite dans le monde entier. Mais quelles différences entre le tag, le graffiti et le street art ?

AU DÉPART, L'INVENTION DE LA BOMBE AÉROSOL

Le « tag » est une signature personnelle, un pseudonyme gribouillé ou une simple inscription griffonnée sur une signalisation routière, une boîte aux lettres, un bâtiment. À la fin des années 1960,

il s'agit, pour des jeunes, de laisser tout simplement l'empreinte de leur « blase », diminutif de blason qui signifie leur nom, pour marquer leur territoire. L'apparition de la bombe aérosol va leur procurer immédiatement un outil particulièrement efficace et rapide. La performance est liée à une forme de transgression et de provocation dans l'espace public.

Très vite, cette frénésie d'inscrire son nom sur des murs, des trains, des ponts, devient virale et traverse l'océan pour recouvrir les murs de l'Europe. Mais en se multipliant, les tags se démarquent avec de la couleur, des ornements, un style personnel. Ils deviennent des « graffitis » et leur pratique, du « style writing » ; mais, même enjolivées, il s'agit

toujours de lettres de l'alphabet romain tracées à la bombe.

L'ARTISTE PSYCHOSE NOLIMIT

Depuis 1984, Alexandre Stolypine, dit Psychose Nolimit, fait partie des premiers artistes à « tagger » les carrières souterraines de Paris, puis les murs des villes du monde entier. Mais face aux tags aboutissant au recouvrement complet de rames de métro ou de train, cet art est alors considéré comme dissident et perçu comme une dégradation. Une lutte massive se met en place : procès, démantèlements ou arrestations avec emprisonnements des groupes de « graffeurs », considérés

Pour se démarquer, les tagueurs ajoutent ornements et couleurs.





Avec les bombes aérosols, les tags n'ont plus de limite!

Le défi pour les tagueurs : un train ou une rame de métro.





Le skatepark d'Épinal, tout un art !

La municipalité d'Épinal a commandé la décoration des containers de récupération du verre à différents artistes graffeurs.

comme des vandales, et effacement systématique de leurs œuvres.

Malgré les condamnations infligées, la justice reconnaît chez certains d'entre eux un réel caractère artistique, ce qui amène plusieurs villes à leur proposer des murs afin de canaliser l'énergie de leur expression culturelle. Difficile d'entrevoir la frontière entre une œuvre d'art qui embellit l'espace public et un tag qui l'envahit !

À l'inverse des graffeurs qui utilisent principalement des bombes aérosols à main levée, le street art englobe de nombreuses techniques dont l'art LED, la mosaïque, le pochoir, le « sticker art », la projection vidéo, le « yard bombing »...

La reconnaissance d'un « style urbain » aux techniques plus esthétiques amène certaines municipalités à des commandes spéciales sur du mobilier urbain, des pans de murs d'écoles, de résidences, des châteaux d'eau... Ainsi naît le street art.





Tags et graffitis sur des murs vétustes accentuent parfois le côté morbide des lieux.

D'autres organisent des festivals célébrants cet art : il en existe seize en France en 2020, à Grenoble, Boulogne-sur-Mer, Rennes, Caen, Besançon, Strasbourg... Et plus de deux cents à travers le monde.

DE LA RUE À LA GALERIE, DE LA CLANDESTINITÉ À LA CÉLÉBRITÉ !

On va même jusqu'à protéger certaines œuvres par du plexiglas. On va même jusqu'à démonter des murs pour les exposer dans des musées ou les vendre aux enchères. Il ne s'agit plus d'un art éphémère, clandestin, effacé ou recouvert par d'autres graffeurs. Ôter les œuvres des aléas de la rue, des dégradations du temps, des ajouts d'autres artistes, ne serait-ce pas enlever l'esprit originel du street art ?

Magda Danysz, une des galeristes les plus pointues dans ce domaine, parle du street art comme étant « le mouvement artistique du XXI^e siècle ». Pour elle, ne pas s'y intéresser serait un peu comme, en leur temps, être passé à côté du cubisme ou de l'impressionnisme !

Le street art quitte alors la scène urbaine pour trouver place dans des galeries renommées – comme Artopic – qui se sont spécialisées et ont à cœur d'encourager les artistes les plus talentueux. Il s'invite sur le marché de l'art



Un escalier décoré à Bratislava.

contemporain où il séduit collectionneurs et musées du monde entier. En 2013, le marché du street Art aurait d'ailleurs rapporté près de 300 millions d'euros en Grande-Bretagne. Des entreprises de marketing l'ont très vite compris : l'artiste JonOne a réalisé pour la marque Longines l'affiche de son plus grand événement, le « Longines Paris Eiffel ».

UN ART QUI RAPPORTE GROS

Dans un site classé Patrimoine mondial de l'UNESCO, à l'intérieur des remparts de la citadelle Vauban de Neuf-Brisach, le MAUSA (Musée d'art urbain et de street art) s'étend sur plus de 1200 mètres carrés et accueille au moins un artiste par mois, souvent de renommée internationale. Ouvert en mode work-in-progress, vous pourrez bénéficier en direct des performances ! Une trentaine d'artistes s'y sont déjà succédé.

À Paris, allez découvrir les œuvres de 50 artistes au Musée street art gratuit situé dans le XVII^e arrondissement, 96 boulevard Bessières : il est ouvert sur réservation les mardis de 18 à 21 heures, jusqu'au 30 juin 2020.



Mais le street art véhicule aussi un message. Il est subversif, antimilitariste ou politique, souvent ironique ou poétique. C'est une contestation, un dialogue avec l'habitant. L'image reflète un mode de vie et s'ancre dans une réalité contemporaine.

LE STREET ART, C'EST AVANT TOUT UN MESSAGE...

Pour Jad El Khoury, c'est un exutoire politique. Avec ses personnages « Potato Nose », il souhaite aider les habitants de Beyrouth à faire face au traumatisme de la guerre, et leur apporter de la joie à la place de la détresse. Sans vouloir faire oublier la guerre, il se concentre sur la réhabilitation de paysages urbains traumatisés : « Grâce à mes installations éphémères, j'essaie de transformer et d'extérioriser la colère que nos politiciens corrompus suscitent quotidiennement. »

Quant à Banksy, indigné, irrévérencieux, révolutionnaire, percutant, il aime choquer. Surnommé « roi de la provoc », il est aujourd'hui l'un des artistes contemporains les plus connus... même si on ne connaît pas son identité ! Depuis 1993, ses

Un exemple de mur d'expression mis à disposition des graffeurs. Ici à Épinal, une création Kashink.

POUR MAGDA DANYSZ, NE PAS S'INTÉRESSER AU STREET ART SERAIT UN PEU COMME, EN LEUR TEMPS, ÊTRE PASSÉ À CÔTÉ DU CUBISME OU DE L'IMPRES- SIONNISME !

œuvres rayonnent sur tous les continents. Il joue les usurpateurs, il interpelle les citoyens sur la condition humaine avec une bonne dose d'humour et de second degré... Il dénonce la privation de liberté et la société de consommation. Banksy est un polyvalent de talent !

UN ART MILLÉNAIRE DE COMMUNICATION POPULAIRE

Comment en est-on arrivé-là ? Mémoire de la vie quotidienne des humains, les graffitis ont toujours existé et partout : au Guatemala, en Irlande, en Turquie. Il s'agit d'un phénomène anthropologique. L'Antiquité et le Moyen Âge nous ont laissé de nombreux exemples de graffitis sur l'Agora d'Athènes, sur le Colisée de Rome ou dans la Vallée des rois en Égypte. Ils ont toujours été le moyen d'une communication ludique, événementielle, revendicatrice, dénonciatrice, contestataire, amoureuse, parfois votive ou électorale.

Dans la cité d'Éphèse, on a découvert des graffitis publicitaires pour des prostituées, indiquant de manière graphique à combien de pas et pour combien



Une œuvre grandiose dans les rues de Glasgow en Écosse.

d'argent on pouvait trouver ces professionnelles de l'amour. On en a déniché dans des endroits peu décorés, abrités de la lumière et de l'humidité, comme des cachots, des cellules monacales, des caves, des forts, des tours...

En France, la tour de la Lanterne à La Rochelle est riche de graffitis de prisonniers, ouvriers et marins ; nombreux sont ceux qui représentent des frégates ou des bateaux de guerre.

DES GRAFFITIS HISTORIQUES

De même, âgé d'une cinquantaine d'années, Restif de la Bretonne, écrivain libertin du XVIII^e siècle, rapportait les événements de sa vie sous forme de graffitis qu'il faisait sur les parapets des ponts de l'Île Saint-Louis. Plus encore que le besoin d'écrire, on assiste chez lui à un besoin d'inscrire, et ce notamment dans la mesure où il apparaît que l'inscription se prête plus facilement à sa prédilection pour le caractère de codage présent dans l'écriture. De là, vient la fébrile activité de graffeur qui fut la sienne et qui a tenu une grande importance dans sa vie. D'après Maurice

Blanchot : « Il inscrivait tous les parapets de noms, de dates se rapportant à sa vie tous azimuts, d'inscriptions indéchiffrables et cependant publiques, anonymes et pourtant révélatrices, délicieusement confessées à la face du monde... »

Né de la passion de Serge Ramond, le premier musée européen des graffitis historiques – le Musée de la mémoire des murs – voit le jour en 1987 à Verneuil-en-Halatte dans l'Oise. Il regroupe plus de 3 500 moulages couvrant 10 000 ans d'histoire.

AUJOURD'HUI, UN ART PÉRENNE

L'art urbain n'est plus aussi éphémère qu'il l'était. Les artistes créent dorénavant des œuvres portables sur toiles, planches qu'ils peuvent commercialiser sur un marché de plus en plus demandeur.

Si certains se réjouissent de ce virage dans l'acceptation et la démocratisation de cet art, d'autres regrettent cette institutionnalisation. Mais les artistes acceptent cette nouvelle visibilité, car moins risquée et plus reconnue ! ●